

25 - De la cohérence...

25 juin 2018

« Je suis plus chercheur qu'ayant trouvé » avoues-tu ? Moi aussi, Fabrice, je me cherche : je n'ai jamais écrit nulle part ce que je t'écris, et j'ai besoin de toi pour cela.

Tu te sens ignare ? incompetent ? impuissant ? Moi aussi...

Le progrès aidant, l'écart ne cessera même de se creuser entre ce que tu appelles le *bagage* de chacun, si érudit soit-il, et le savoir global de l'humanité. Sans l'illusion où nous entretient l'I-Phone d'avoir toutes les connaissances du monde en poche, nous nous sentirions chaque jour à juste titre plus ignares, plus incompetents et plus impuissants.

C'est d'ailleurs depuis toujours l'argument phare des élites droitières antidémocratiques: les peuples sont bien trop incultes pour prétendre décider de leur sort...

Il n'en demeure pas moins que nous votons, l'un et l'autre. C'est même par ton vibrant hommage à la démocratie qu'a commencé notre échange. Et sauf à discréditer l'idée même de démocratie jusqu'à rendre celle-ci de plus en plus impuissante - ce dont elle n'a vraiment pas besoin - force nous est de justifier nos choix en dépit de nos lacunes.

Il nous reste pour cela la raison, chose du monde, dit-on, la mieux partagée. Tant du moins qu'elle n'est pas celle du plus fort.

Il nous reste aussi le langage, si ambigu soit-il et si délicat de maniement, par où toute raison se transmet et qui est un outil (sinon une arme) redoutable.

Ce langage, notre langage, dont les ambiguïtés trahissent si souvent l'histoire de l'inconscient collectif, et qui nous en apprend parfois beaucoup plus sur nous-mêmes et le monde que nous n'en savions avant de l'interroger.

Ce langage qui nous offre en prime, oui, l'opportunité de laisser derrière nous une trace de nous et qu'il ne tient qu'à nous de ne pas rendre anodine...

Sans doute l'élection du plus incompetent et du plus ignare des présidents à la tête de la plus puissante des démocraties n'était-elle pas vraiment une *bonne nouvelle* pour l'humanité, mais elle aura au moins permis ce livre-ci.

Déjà 100 pages : la 320^{ème} n'est plus si loin.

Alors courage, il ne te manque plus qu'un peu de conséquence...

« *Vive le fils de patron, dis-tu, qui sera grand écrivain ou grand peintre, le gland génial (...)* *Je lui souhaite bien sûr d'être heureux.* »

Grand merci pour lui, Fabrice, et je suis sûr que tu es sincère dans ce souhait que je partage, mais petite question :

Si le « gland génial » *n'est pas* fils de patron, si la loi du marché ne le tient même pas pour génial, si sa *grande* écriture ni sa *grande* peinture ne lui permettent de survivre, s'il se trouve obligé d'exercer un autre métier à temps plein qui ne lui laissera ni la disponibilité d'esprit ni assez d'énergie pour peindre ou pour écrire, il fera comment, le gland génial, pour jouir du bonheur que tu lui souhaites si généreusement ?

Or il n'est pas que le peintre et l'écrivain : le problème sera évidemment le même pour tous les glands géniaux nés pauvres, du plus manuel au plus scientifique, dont la vocation ne sera pas jugée utile par la loi du marché.

Comment leur expliqueras-tu à ceux-là - ton *intuition* mise à part - que leur problématique « *est largement indépendante de la réussite sociale* » ?

Il y a plus grave :

Tu me reproches en l'occurrence de *sortir brutalement le gland de son champ social*, je te cite, *pour le transposer dans un questionnement humaniste*. Le gland et pas que... Sur la foi de quels critères impertinents, me demandes-tu, discuterions-nous en philosophes des revenus

de chacun, peintre, footballeur, médecin ou trader, dès lors que l'espace de la spéculation humaniste n'aurait rien à voir avec celui de la réalité sociale ?

Mais qui de nous deux, Fabrice, creuse un fossé entre les deux espaces ?

Chez le matérialiste athée que je suis et qui postule, je te le rappelle, que l'âme est immanente au corps et que rien ne sépare la matière de l'esprit, comment la réalité sociale fonctionnerait-elle en toute indépendance de la réflexion morale menée sur elle ?

C'est le seul spiritualiste qui postule deux mondes distincts. Et deux mondes à coup sûr - si je décrypte correctement ton discours - très *largement indépendants* l'un de l'autre :

D'un côté le monde matériel, le monde *objectif*, le monde *réel* et boueux qu'on ne saurait nier. Un monde dont il conviendrait d'accepter au nom du *réalisme* l'irrécusable *règle du jeu*, dût-elle paraître cynique et à terme nous condamner... Un monde où la réussite ne saurait être que sociale, l'économie concurrentielle, et où il sera toujours *normal* de vouloir se ranger du côté des vainqueurs plutôt que des vaincus.

De l'autre le monde *a-normal* de l'âme et de l'esprit. Celui de la réussite intérieure, sans commune mesure avec la précédente. Le monde de la foi, de l'art, du vœu pieux, de *la pensée gratuite* et des rêves - *romantiques* forcément... Le monde hors-sol du *subjectif* où, au nom de la liberté de conscience et sur la foi de critères aussi arbitraires que *fluctuants*, le Bien, le Vrai et le Beau seraient laissés à la libre convenance de chacun - fût-ce dans la plus totale inconséquence - pourvu que ça ne dérange personne et surtout pas l'ordre établi du réel.

Et je ne suis pas sûr, ici, de caricaturer...

Pas étonnant que la nécessité où se trouve le spiritualiste de sauter d'un monde à l'autre l'expose en permanence à une gymnastique intellectuelle incidemment *brutale*...

Sans doute pourrions-nous malgré tout nous entendre sans déroger à la raison commune si tu t'efforçais de jeter des ponts entre tes deux mondes avec un minimum de cohérence. En induisant par exemple tes choix politiques de tes options morales, ou inversement - à la rigueur - en cherchant dans ta foi de quoi légitimer tes choix politiques.

Sauf que tu en es loin...

Un seul exemple :

Tu te réfères à Saint Matthieu. La cohérence voudrait que tu choisisses - tant il y en a pour tous les goûts dans la boutique du saint homme - ce qui s'y trouve de plus conforme à ton propos libéral, de plus réaliste, pour ne pas dire de plus *comptable* : cette parabole dite *des talents** qui illustrerait pile poil le raisonnement de ton précédent courriel...

Et bien non ! Il faut que tu m'y dégotas la métaphore la plus anticapitaliste avant l'heure (du chameau et son chas d'aiguille) et la plus poétiquement surréaliste !

Par accoutumance au grand écart ? Pour me faire plaisir en allant dans mon sens ? Par masochisme, en me servant sur un plateau des verges pour te battre ? Ou parce qu'il te paraît juste *normal* d'aspirer dans ton monde intérieur à l'exact contraire de ce que tu juges bon d'assumer dans ton monde réel ?

En échange de Saint Matthieu, pour être vache, comment ne te citerais-je pas Edouard Herriot déplorant que les Français *normaux* (lui préférerait dire: *moyens*) vivent « *le cœur à gauche et le portefeuille à droite* » ?

Avoue que ça ressemble...

Et puis je te relis : tes doutes, tes repentirs, tes contritions, tes « *je ne sais pas* », ta façon d'être toujours sur la défensive ou de t'autoflageller, ta perplexité face à ta valeur marchande, ton angoisse de ne laisser aucune trace, et jusqu'à cette première phrase si spontanée de ton premier courriel à mon adresse : « *Ce qui fait plaisir, c'est d'avoir été lu* »...

Oh oui ! ça fait plaisir. Très plaisir même... Et non ! j'ai beau chercher dans nos cent pages : je ne pense décidément pas que ce soit l'argent qui te motive, ni davantage le pouvoir et le prestige ou autre Porsche Cayenne qu'il nous promet en compensation de ce dont il nous prive.

Je doute du même coup - pour tout t'avouer - que ce soit la défense du libéralisme...

Je me trompe, ou ne serait-ce pas plutôt ce besoin élémentaire que nous avons tous de nous sentir exister dans la pensée de l'autre ? fût-ce par nos pires défauts, nos pires inconséquences, comme à confesse, puisque c'est d'abord par nos écarts d'avec la norme que nous nous sentons exister...

Ce besoin primaire de la conscience, escamoté par Maslow, peu prisé de l'Entreprise, et que je n'ai jamais été foutu moi-même de faire comprendre à mon père ...

Edouard Herriot quant à lui (qu'il soit remercié au passage pour l'habile transition finale qu'il m'autorise...) était radical-socialiste et athée. Ce qui ne l'a pas empêché de se convertir on ne peut plus normalement au catholicisme sur le tard.

Je n'en prends pas le chemin, ne t'en déplaît, mais qui sait ?...

Tu te rappelles ceux que j'ai appelés les théologiens progressistes ? Ceux qui ont fini par admettre que la Bible n'était pas un livre d'Histoire, mais une sorte de grand roman collectif à vocation pédagogique et morale ? Broché, comme le veut la loi du genre, de *grande* poésie c'est vrai, mais aussi d'invéraisemblances, d'incohérences et de pure rhétorique...

Le jour où ces croyants de pointe iront jusqu'au bout de leur logique et admettront que Dieu lui-même (qu'on identifie parfois au Verbe) pourrait bien n'être qu'une allégorie du Bien, du Vrai et du Beau dont tout homme digne de ce nom a besoin pour donner un sens à sa vie, plus rien de fondamental, je te le promets, ne distinguera plus mon athéisme de leur foi.

Alors patience...

* « C'est comme un homme qui partait en voyage : il appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un il remit une somme de cinq talents à un autre deux talents, au troisième un seul talent, à chacun selon ses capacités. Puis il partit. Aussitôt, celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla pour les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser la terre et cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et il leur demanda des comptes. Celui qui avait reçu cinq talents s'approcha, présenta cinq autres talents et dit : "Seigneur, tu m'as confié cinq talents ; voilà, j'en ai gagné cinq autres." Son maître lui déclara : "Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur." Celui qui avait reçu deux talents s'approcha aussi et dit : "Seigneur, tu m'as confié deux talents ; voilà, j'en ai gagné deux autres." Son maître lui déclara : "Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur." Celui qui avait reçu un seul talent s'approcha aussi et dit : "Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n'as pas semé, tu ramasses là où tu n'as pas répandu le grain. J'ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t'appartient." Son maître lui répliqua : "Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l'ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque ; et, à mon retour, je l'aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. À celui qui a, on donnera encore, et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a rien se verra enlever même ce qu'il a. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents !" »

Matthieu, chapitre 25, versets 14 à 30 (traduction liturgique officielle de la Bible)